

L'ABEILLE

**Cette revue approuvée par l'autorité ecclésiastique
paraît tous les mois, juillet et août exceptés.**

*Tous les articles non signés ont été écrits spécialement
pour la revue.*

PROCURE DES FRÈRES DE L'INSTRUCTION CHRÉTIENNE
LAPRAIRIE, P. Q.

MOT DU DIRECTEUR

Merci à tous nos abonnés de 1928-29, nous comptons sur leur bienveillant concours pour le prochain exercice. Si chacun veut, comme nous l'espérons, renouveler son abonnement et en trouver un autre parmi ses amis, nous doublerons notre tirage, passant de 7 500 à 15 000. La petite revue n'a pour toute ambition que de répandre les bonnes idées parmi la gent écolière, c'est donc une très bonne œuvre que de l'encourager. Pour cette prochaine campagne on voudrait atteindre les 10 000, ce chiffre n'est pas exagéré.

L'année prochaine, *L'Abeille* comptera 48 pages au lieu de 40. Comme nous n'avons pas d'annonces (ce dont personne ne s'est plaint) c'est 48 pages de matières à lire : avantage qui a bien son importance, mais qui représente pour nous un réel sacrifice.

Comme les années passées, de belles primes seront envoyées à tous ceux qui recueilleront des abonnements à \$ 1.00.

Cette année, nous avons eu plus de 125 classes "Modèles", "Excellentes". L'année prochaine, nous leur donnerons, entre autres primes, des abonnements d'un an au beau "Messager de Marie, Reine des Cœurs". Les classes comptant au moins 20 abonnés auront aussi cet avantage. Nous avons 300 de ces abonnements à distribuer, qui va les gagner ?

La livraison de septembre, qui sera le N° 42, fera connaître les conditions précises de la prochaine campagne d'abonnements.

De nouveau, MERCI à tous les amis de nos *abeilles* qui les ont laissées butiner dans leurs parterres et leurs jardins !

On demande

On voudrait avoir quelques collections de "*L'Abeille*" sur papier glacé. Les abonnés qui en auraient des années complètes, bien conservées et *non reliées*, sont priés de nous faire un offre à ce sujet : nous les rachèterions.



L'ABEILLE

REVUE MENSUELLE
POUR LA JEUNESSE



MOT D'ORDRE

GARDEZ VOS TRÉSORS

Mes chers Amis,

Ne perdez pas les richesses spirituelles que vous avez amassées pendant l'année scolaire.... Vous souvenez-vous de la retraite que vous fîtes à la rentrée des classes? Vous y veniez peut-être avec une âme souffrante et blessée : les instructions du prédicateur, les conseils de votre confesseur, les exhortations de vos maîtres, les prières nombreuses et ferventes vous apportèrent en abondance de nouvelles lumières, un nouveau courage, un regain de chaleur et de vie surnaturelles.

Et voilà que s'ouvrait à vous un bel idéal : "Je me corrigerai de ce défaut, de cette mauvaise habitude; je me confesserai et communierai fréquemment et régulièrement; ma vie sera celle du véritable jeune homme chrétien, conforme aux promesses de mon baptême." Vous sentiez que Dieu lui-même vous parlait au fond du cœur, vous invitant à vous unir à lui, et vous trouviez dans cette résolution de l'aimer et de le servir fidèlement, un bonheur si vrai, si profond, qu'aucune joie terrestre ne peut lui être comparée. Bien plus, peut-être la grâce de l'apostolat s'épanouit-elle alors en vous; peut-être êtes-vous du nombre de ces vaillants Croisés dont les bons exemples et les industries apostoliques ont été salutaires à leurs camarades.

Même en supposant que vous ayez à vous reprocher certaines faiblesses et certaines lacunes, n'est-il pas vrai que cette année, dans son ensemble, vous est un sujet de joie et que si vous veniez à mourir aujourd'hui, elle vous serait d'une grande utilité devant Dieu? Vous êtes

présentement bien disposés; vous priez d'un cœur sincère; dans vos tentations, vous avez recours à la très sainte Vierge et vous lutez contre le mal; vous regrettez vos fautes et vous vous relevez tout de suite après vos chutes; vous vous classez au nombre des amis de Jésus, de ceux qui s'efforcent de lui conserver et de lui gagner des cœurs : voilà de bien précieux avantages. Allez-vous, comme il arrive trop souvent, gaspiller, pendant les vacances, des trésors si chèrement achetés, céder le terrain si laborieusement conquis, rendre vains tant de généreux efforts ?...

Vous êtes grands, vous êtes nobles, Dieu vous contemple avec amour : restez ce que vous êtes, serrez dans vos mains le trésor que vous possédez. Quoi ! ce trésor inestimable de la grâce, qui vous a tant coûté, vous iriez demain le vendre pour une bagatelle ? Vous qui vous tenez près de Jésus, vous ses croisés et ses apôtres, vous auriez le cœur de l'abandonner demain, vous négligeriez vos prières, la fréquentation des sacrements ? Vous demeureriez, sans remords et sans confession, des semaines entières en péché mortel ? Vous travaillez présentement à ranger vos camarades sous la bannière de Jésus : vous ne voudrez pas demain marcher vous-mêmes sous l'étendard de Satan !....

Chers amis, c'est toujours que le bon Dieu est notre Créateur, notre Sauveur, notre Père et notre Roi; c'est toujours, par conséquent, que nous lui devons notre amour et nos services. Si vous êtes restés bons pendant l'année scolaire, vous le devez sans doute à la confession et à la communion, à la classe qui vous a tenus très occupés, aux leçons de vertu, aux exhortations et aux encouragements de vos maîtres, enfin, à l'apostolat que vous avez pratiqué. Or ces moyens qui vous étaient nécessaires, est-il raisonnable de les abandonner pendant la période des vacances, alors que les dangers sont plus grands et les tentations plus nombreuses ?

La première de vos résolutions doit donc être de vous approcher régulièrement des sacrements; le simple bon sens vous en fait une obligation. On ne peut que qualifier d'étourdis, d'insensés, les élèves qui, au cours de l'année scolaire, communiaient plusieurs fois la semaine, et qu'on ne voit presque jamais à la sainte Table pendant

les vacances. On dirait que ces jeunes gens veulent, de parti pris, faire deux parts de leur année : l'une pour Dieu, et l'autre pour le diable...

Défiez-vous de l'oisiveté. Si votre âge ou vos forces vous permettent de vous livrer à une occupation régulière, ce sera pour vous le meilleur préservatif. Vous pourrez du moins employer une partie de votre temps à rendre service à vos parents. En tout cas, ce qu'il faut éviter à tout prix, c'est, comme il arrive trop souvent dans les villes surtout, de passer les journées entières à jouer ou à vagabonder par les rues.

Vous n'aurez plus le soutien des exhortations de vos maîtres; mais vous pouvez faire chaque jour une lecture pieuse, si courte soit-elle, par exemple dans l'Évangile, la Vie des Saints; c'est là certainement une des habitudes les plus salutaires qu'un jeune homme puisse contracter. Et pourquoi ne continueriez-vous pas, pendant les vacances, le travail d'apostolat pratiqué au cours de l'année scolaire? Ce sera le moyen de vous conserver vertueux vous-mêmes et de préserver un grand nombre de vos camarades. L'apostolat des vacances est de toute première importance. Des centaines de jeunes âmes, bonnes, mais faibles, risquent de tomber victimes du mauvais exemple. Vous pouvez leur venir en aide : ne reculez pas devant cette tâche sublime.

F. CÉLESTIN-AUGUSTE

LE CŒUR DE JÉSUS SEUL !

Le cerf blessé demande une source d'eau claire,
 L'orphelin sans abri demande un protecteur,
 La colombe un doux nid, les morts une prière :
 Pour moi, divin Jésus, je demande ton Cœur.
 Le mendiant s'attache à la porte entr'ouverte,
 Le lierre au vieux donjon, et l'abeille à la fleur,
 Le blanc fil de la vierge à la fougère verte :
 Pour moi, divin Jésus, je m'attache à ton Cœur.
 Le guerrier veut mourir sur le champ de bataille,
 Le marin sur les flots, l'apôtre au saint labeur,
 Le père sous son toit, l'ermite sur la paille :
 Pour moi, divin Jésus, je mourrai sur ton Cœur.

De la FOUGERAY, S. J.

Miettes d'Évangiles



“Ramassez les miettes.”

Le Bon Pasteur

EN ce temps-là, comme des publicains et des pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'écouter, les pharisiens et les scribes murmuraient en disant : — Cet homme accueille les pécheurs et mange avec eux.

Jésus leur proposa donc cette parabole : — Qui d'entre vous, ayant cent brebis et venant à en perdre une, ne laisse là, dans le désert, les quatre-vingt-dix-neuf autres, pour aller à la recherche de celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve ? Quand il l'a découverte, il la prend sur ses épaules avec joie. Et revenant à la maison, il convoque voisins et amis, en disant : — Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé ma brebis perdue. — Je vous déclare qu'ainsi le Ciel se réjouira pour un seul pécheur faisant pénitence, plus que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.

Ou encore, quelle femme, ayant dix drachmes et venant à en perdre une, n'allume sa lampe, ne balaie sa maison et ne cherche avec diligence jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé la drachme perdue ?

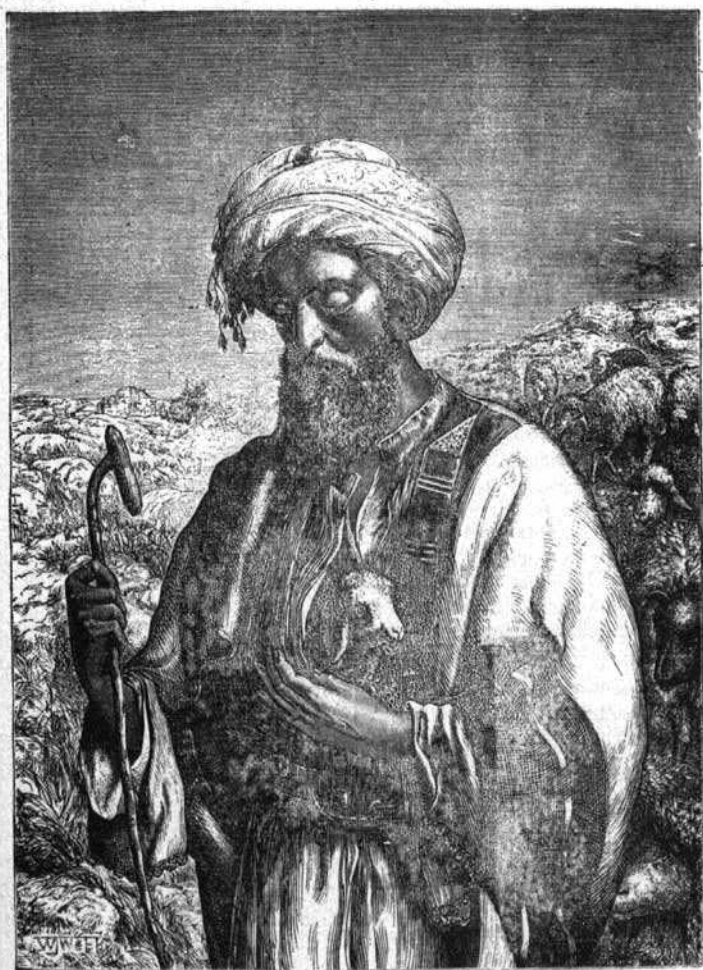
Et quand elle a réussi, elle appelle voisines et amies, leur disant : — Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue.

Ainsi, je vous l'assure, il y aura réjouissance devant les anges de Dieu pour un seul pécheur faisant pénitence.

• • •

Bénies soient les récriminations des pharisiens et des scribes, qui nous ont valu les divines paraboles de la pitié et du pardon ! Jésus sait tout faire tourner au bien de ses fidèles serviteurs.

Les publicains et les pécheurs qui s'approchaient de Notre-Seigneur pour l'écouter étaient bien plus près du Royaume des cieux que ces scribes et ces pharisiens orgueilleux et hypocrites. On ne peut tromper Jésus : il voit les pensées les plus secrètes et les dispositions intimes.



BERGER DE PALESTINE

A la vue du bon accueil fait aux pécheurs, ce sont, de la part de ces envieux, des haussements d'épaule, des rires moqueurs, et des réflexions désobligeantes coulées à l'oreille des disciples. Ils n'ont garde de s'en prendre au Maître, car ils savent trop bien quelle verte réplique, quelle réponse cinglante ils s'attireraient pour leur confusion devant tout le peuple.

Pour consoler ses disciples, raffermir les nouveaux convertis, surtout pour dévoiler à la foule les miséricordes infinies de son cœur, Jésus proposa cette parabole du bon pasteur, douce figure sous laquelle il aimait à se représenter.

Jésus est vraiment le Bon Pasteur qui quitte le ciel et ses anges pour courir après l'homme rebelle et le ramener au service de Dieu. Ni les humiliations, ni les souffrances, ni la croix n'ont pu l'arrêter dans sa mission de salut.

A l'imitation de leur divin Maître, les apôtres furent aussi de bons pasteurs, en allant porter partout le message divin. Les missionnaires actuels, prêtres, religieux et religieuses, marchent sur leurs traces en sacrifiant leur vie pour étendre le règne du Christ dans le monde. Tous les chrétiens peuvent être missionnaires de plus d'une façon : prières, contributions en argent, bons exemples.

Qu'il est doux de penser que nous mettons le Ciel en joie quand nous ramenons une âme au bon Dieu ! Et par contre, le scandaleux réjouit l'enfer : son pouvoir est plus néfaste que celui des démons. Nous sommes des semeurs : là où nous passons, germe le bon grain ou l'ivraie ; personne ne peut se sauver ou se damner tout seul.

* * *

Dès maintenant, la plupart des élèves comptent les jours qui les séparent des vacances. *Vacances*, mot magique qui pour les écoliers représente l'idéal du bonheur. Les parents, les maîtres, les anges gardiens ne s'en réjouissent pas autant. C'est vrai qu'il faut un repos, une détente, pour mieux recommencer en septembre, mais que de dangers à craindre : périls pour le corps, périls surtout pour l'âme. Oh ! les belles vacances que seraient les vôtres si vous vouliez les passer en la compagnie de Jésus et de sa sainte Mère. Toutes les brebis perdues ne sont pas retrouvées comme dans la parabole : il y en a que les loups dévorants ont rencontré avant l'arrivée du Bon Pasteur, il ne lui reste plus qu'à pleurer sur elles. Allons, Zélateurs de la Croisade, voici de l'ouvrage pour vous, et de l'ouvrage de choix. A l'œuvre donc : vous sauvez votre âme si vous sauvez l'âme de votre frère !

LA BONNE MÈRE DU CIEL

“MONSTRA TE ESSE MATREM”

MARIE est la mère non seulement des justes, mais aussi des pécheurs, pourvu qu'ils cherchent à se dégager du bourbier du péché.

Qu'une âme égarée vienne se jeter aux pieds de la sainte Vierge avec la volonté de mieux faire désormais, et elle trouvera cette bonne Mère plus empressée à la secourir que ne l'est une mère de la terre à se porter au secours de son enfant qui serait tombé dans le feu.

Mais celui dont les œuvres sont contraires à celles de Marie ne peut songer à devenir son fils. Un pécheur dit un jour à Marie : — Montrez que vous êtes ma mère. Elle lui répondit : — Montrez que vous êtes mon fils.

Un autre, non moins endurci, invoquait un jour cette divine mère, et l'appelait mère de miséricorde. Marie lui dit : — Vous autres pécheurs, quand vous voulez que je m'intéresse à vous, vous m'appelez mère de miséricorde; et puis vous ne cessez, par vos péchés, de faire de moi une mère de misère et de douleur !

Qu'on lise l'exemple suivant, on verra que personne, si grand pécheur soit-il, n'a le droit de désespérer de son salut, s'il a recours à cette mère pleine de miséricorde et de tendresse pour les pauvres égarés.

• • •

A Venise vivait autrefois un avocat célèbre qui avait amassé une grande fortune par des fraudes et toutes sortes d'autres mauvais moyens; aussi sa conscience était-elle dans un déplorable état. Tout ce qui lui était resté de bon, c'était peut-être de réciter chaque jour et avec ferveur une certaine prière à la sainte Vierge. Ce fut son salut, car il dut à ce léger acte de dévotion d'échapper à la mort éternelle, grâce à l'intercession miséricordieuse de Marie. Voici de quelle manière.

Pour son bonheur, cet avocat avait lié amitié avec un saint religieux. A force d'instances, il le décida à venir un jour dîner chez lui. Le père étant arrivé au rendez-vous, l'avocat lui dit :

— Maintenant, père, je veux vous faire voir une chose que vous n'avez jamais vue : j'ai un singe admirable qui me sert comme un vrai domestique; il lave les verres, sert la table, et

ouvre la porte aux visiteurs. Il ne lui manque que la parole.

— Prenez garde, répondit le religieux, que ce ne soit pas un singe, mais quelque chose de pire qu'un singe. Faites-le venir ici.

On appelle donc le singe, on l'appelle encore, on le cherche encore, le singe ne paraît pas. Enfin on le trouve blotti sous un lit, dans la partie inférieure de la maison ; mais il ne voulait plus sortir de sa cachette.

— Eh bien, dit alors le père, allons le trouver nous-mêmes.

Arrivé avec son ami là où était le singe : — Bête infernale, lui dit-il, sors de là, et je te l'ordonne de la part de Dieu, viens nous déclarer qui tu es.

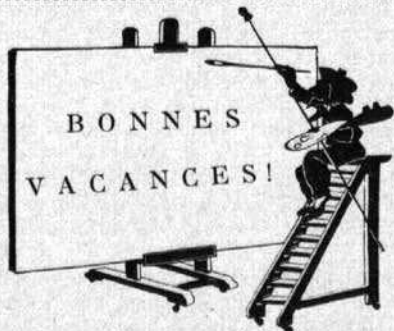
Le singe répondit aussitôt qu'il était un démon, et qu'il attendait que ce pécheur eût omis quelque jour de réciter sa prière accoutumée à la Mère de Dieu, parce qu'il avait reçu de Dieu permission de l'étouffer et de l'emporter en enfer la première fois qu'il y aurait manqué.

A un pareil avis, le pauvre avocat, tremblant de frayeur, se jette à genoux pour demander au serviteur de Dieu son assistance.

Le saint religieux l'exhorta à reprendre courage et à se confier dans la miséricorde du bon Dieu. Ensuite il commanda au démon de sortir de cette maison sans faire de mal à personne : — Seulement, lui dit-il, je te donne la permission de faire une trouée au mur, en signe de départ.

Il avait à peine achevé ces mots, qu'une ouverture se fit dans le mur avec un bruit épouvantable. Cette ouverture demeura visible pendant longtemps : on essaya bien de la maçonner avec de la chaux et de la pierre, mais inutilement.

L'avocat se convertit sincèrement, répara les torts qu'il avait causés, et fit l'édification de tous jusqu'à sa mort.





Une grande âme dans un corps d'enfant

Le petit Jean Mallet, né le 27 août 1912, à Paris, fut un élève qui fit l'édification de tous ceux qui le connurent. Sa mère et ses maîtres fondaient sur lui les plus belles espérances. Hélas ! en novembre 1925, ce lis était moissonné pour le ciel.

L'abbé Nicolay, qui récita sur sa tombe les dernières prières, a recueilli avec émotion quelques traits bien touchants. Notons-en quelques-uns :

Son amour de la souffrance.

Depuis la mi-juin il était malade. A treize ans, cela coûte de rester alité surtout lorsqu'on souffre terriblement, par instants.

Jean a toujours gardé un calme et une résignation surprenante, même au plus fort de sa douleur.

— Que veux-tu, disait-il à sa pauvre maman tant peinée de le voir en cet état, puisque le Bon Dieu le veut ainsi, il n'y a qu'à se résigner, je lui offre mes souffrances et fais mon purgatoire.

Une autre fois, il avait entonné un cantique ; sa mère lui dit : "Je suis contente de te voir chanter, tu vas sans doute un peu mieux.

— Non, maman, répondit-il. Ça ne va pas mieux, mais cela m'aide à bien souffrir.

Son désir d'expiation.

Un jour que, pour calmer l'inflammation de ses pauvres yeux, sa maman avait passé un peu d'eau tiède sur son visage, il lui dit : "Mère, j'aime mieux que tu ne me mettes pas d'eau tiède. — Est-ce que l'eau tiède te fait du mal ? reprit la maman.

— Non, maman", reprit-il à son tour avec un sourire..... Et comme elle insistait pour savoir la raison de ce refus, il lui dit doucement avec sa voix d'ange :

— Cela me fait trop de bien, cela m'empêche de gagner des mérites....

Son amour de la prière.

Une nuit, au plus fort de ses douleurs, il égrenait tout haut son chapelet. "Mon petit, tu vas te fatiguer, interrompit sa maman. — Comment peux-tu dire cela, maman ? On ne se fatigue jamais à prier le bon Dieu." Et il continua à réciter pieusement ses *Ave*,

Sa dévotion envers Marie et la petite Sœur Thérèse.

Notre petit Jean avait une grande dévotion envers Notre-Dame de Lourdes et envers la petite Sœur Thérèse.

Aux heures d'angoisse, il les suppliait avec confiance.

Et la guérison ne venait pas :

— Eh bien ! c'est qu'il y en a de plus malades que moi à guérir, gémissait-il doucement. Il faut être persévérant et continuer à prier. La petite Sœur Thérèse a peut-être ses raisons de me faire attendre.

Les raisons de la petite sainte, c'était, nous le voyons aujourd'hui, de prendre l'enfant avec elle.

S'y attendait-il ? Au cours de l'avant-dernière nuit avant sa mort, sa maman l'entendit tout à coup s'écrier comme dans un transport de joie : "Oh ! la petite Sainte Thérèse !" Puis, plus rien. Le cher enfant dormait. Quelques jours plus tôt, il s'était de même écrié subitement : "Oh ! que c'est beau ! que c'est beau !"

— Qu'y a-t-il de si beau ? lui demanda sa tante qui se tenait près de lui. Il se borna à répondre : — Si tu savais ! C'était si beau !

Sa piété envers l'Eucharistie.

Plusieurs fois, au cours de sa maladie, il voulut recevoir la sainte Communion et toujours avec la plus angélique ferveur. Il la demandait encore la veille de sa mort, premier vendredi du mois.

Son affection pour ses parents.

Lorsqu'il était bien portant, il avait plusieurs fois exprimé son regret de n'être pas mort tout petit pour aller droit au ciel. Et il le confiait aux siens quelque temps avant sa mort : "J'ai toujours demandé de mourir avant vous, car ce doit être trop pénible de voir partir ses parents."

Son désir d'être Prêtre.

A partir du 5 octobre, il fut privé de la vue. Cette terrible épreuve, il l'accepta avec la même résignation que les autres épreuves :

— Que voulez-vous ? le bon Dieu le veut ainsi. Il faut attendre... Quand je reverrai, je serai bien plus content." Et il nous entretenait de ses petits projets d'avenir, et aussi de son désir d'être prêtre s'il guérissait.

— Etre prêtre, j'y ai bien des fois pensé... mais c'est si grand... c'est une décision si grave que je me trouvais trop petit pour la prendre... J'y pense bien, mais il ne faut pas être Prêtre à moitié.... J'y pense, pour plus tard."

Son esprit d'apostolat, sa force de caractère.

“Je crois, disait-il encore; que je n'ai plus à expier pour moi, car je n'ai pas fait de bien grands péchés, mais je tiens à expier pour les autres, pour ceux qui n'y pensent pas. C'est le diable qui me fait souffrir pour que je m'impatiente. Mais je ne dirai rien. J'offre mes souffrances au bon Dieu.... Chante des cantiques avec moi pour que je puisse oublier mon mal.”

Son désir du Ciel.

La mort, qu'il devait entrevoir à certains moments, il ne s'en effrayait pas. “Il ne faut pas avoir peur de mourir quand on est prêt, disait-il de sa petite voix douce que nous croyons entendre encore. Et puis, savoir ce que je deviendrais quand je serais grand ? Il y en a tant qui ont été bien élevés et qui ne sont pas demeurés fidèles.”

Le cher enfant s'est éteint, tout doucement, le 7 novembre 1925, un samedi matin, vers dix heures et demie, dans les bras de sa courageuse mère. Il a gardé jusque dans la mort le visage calme et tranquille qui reflétait si bien sa candeur d'âme.

Il était petit, mais il nous a donné un grand exemple. C'était une grande âme dans un corps d'enfant.

Prions pour ses chers parents. Quant à lui, il est au Ciel !
Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur.

C. NICOLAY



LES CINQ PREMIERS JUVÉNISTES DE WATERVILLE, MAINE, E.-U.

Rangée du haut, de gauche à droite : Ovila Laplante, René Leblanc, Thomas Talbot. — *Rangée du bas* : Gérard Talbot, Cyrille Talbot.



NAUFRAGE DU P. CRESPEL, RÉCOLLET

(Suite et fin.)

LE grand chef nous fournit alors les explications suivantes :
“Quand nos frères les Français sont atteints de quelque maladie, ils recourent à l’homme de la médecine; ils en reçoivent la guérison, ou du moins les malades seuls périssent; quand la maladie visite nos cabanes, les victimes y tombent comme les feuilles des arbres à l’automne; c’est pourquoi les guerriers les plus braves tremblent à son seul nom. — J’excuse leur crainte, répondis-je, mais cet homme qui vint nous visiter aurait pu nous apporter quelque nourriture sans s’approcher de notre cabane. — Voilà, dit le chef, en me montrant un sauvage dissimulé derrière les autres, voilà celui qui vous a manqué de parole. Il vint ici vers le commencement du mois et nous dépeignit la triste situation où il avait vu des étrangers; il ignorait que ce fussent des Français. Leur état lui parut si affreux qu’il était persuadé que tous étaient déjà morts au moment où il nous arriva.

— Cet homme a pu se tromper sur notre état et réellement croire inutiles les secours qu’il nous aurait destinés; d’ailleurs l’aspect de notre cabane l’avait visiblement effrayé. Mais, n’y a-t-il pas au milieu de vous un chasseur nommé Ganaouich? Quelles raisons pourrait-il donner de sa conduite envers nous?

— Voilà ce chasseur, répondit Gahanna, en nous le désignant d’un geste de la main. Il est arrivé ici une heure avant vous. Il nous a parlé de la rencontre qu’il venait de faire de trois inconnus, ajoutant qu’il ne savait à quelle nation ils appartenaient. Nous avons délibéré un instant; ensuite nous avons envoyé un éclaireur vers l’endroit où vous étiez au moment de la rencontre, afin qu’il vous indiquât par trois coups de fusils le lieu de notre campement. Ganaouich ne savait pas non plus que vous êtes Français, et jamais un guerrier algonquin n’introduit un étranger dans nos cabanes sans consulter le chef et les anciens.

— Le grand chef a bien parlé; ses amis les Français sont heureux d'avoir entendu sa voix. En témoignage de reconnaissance, je lui donne mon fusil."

En disant ces mots je lui présentai mon arme. Par sa qualité et les ornements dont il était recouvert, ce fusil était bien préférable à tous ceux de la cabane. Le vieux chef le regarda d'un œil de convoitise; mais, se ressaisissant aussitôt, il dit d'un ton calme et solennel : "Gahanna ne fait payer à aucun de ses amis l'hospitalité qu'il leur offre; mon frère le Français gardera son arme.

— Si le grand chef comprenait ma pensée, et s'il savait le plaisir que j'éprouverais en recevant, comme souvenir, son fusil en échange du mien, il accepterait sans hésiter la proposition que je lui ai faite."

À ces mots, Gahanna me tendit son arme et accepta sans hésiter davantage le fusil que je lui présentais.

Je lui dis alors que la fatigue avait empêché un de nos camarades de nous suivre, et qu'il mettrait le comble à ses bienfaits, s'il voulait envoyer deux hommes au-devant de lui pour le guider vers la cabane où nous nous trouvions.

— Les hommes de ma tribu ne sortent jamais de la cabane après le soleil couché; j'essayerais en vain d'en décider un seul à se porter au secours de votre compagnon, même si je m'offrais à l'accompagner.

Cette réponse me peina visiblement; Gahanna s'en aperçut et il reprit aussitôt : "D'ailleurs, que pourrions-nous faire pour votre compagnon; les regards du chasseur sont perçants quand il guette sa proie; mais, par cette nuit sombre, quel œil pourrait nous guider vers le lieu où repose le Français? Nous pourrions par une décharge de fusil lui signaler notre présence; mais comment pourrait-il nous répondre, puisqu'il est sans arme? Au reste, Gahanna t'en donne sa parole : demain, avant le lever du soleil, mes guerriers marcheront à la rencontre du voyageur."

M. Furst passa donc cette nuit sur la neige, et Dieu seul put le garantir de la mort, car nous endureâmes, même dans la cabane, un froid pénétrant qui ne nous permit pas de dormir.

Gahanna fut fidèle à sa promesse; dès que l'aube eut blanchi l'horizon, tous les hommes de la cabane se disposèrent à sortir à la recherche de M. Furst. Quelle ne fut pas ma joie lorsque je le vis arriver! Nos traces l'avaient guidé et pour nous rejoindre, il avait profité du temps où la neige durcie par le froid supporte les pas du voyageur. Notre premier soin fut de le réchauffer; nous lui donnâmes ensuite quelque nourriture, puis nous savourâmes le plaisir que nous éprouvions à nous retrouver ensemble.

Après deux jours de repos, M. Furst était suffisamment remis de ses fatigues pour affronter la traversée du bras de mer qui nous séparait de Mingan.

Nous étions au premier mai. Les sauvages mirent la chaloupe à la mer et nous partîmes à la voile; malheureusement, le vent nous manqua vers midi, alors que nous étions encore à six lieues environ de la grande terre. Ce contretemps m'affligea beaucoup, car je songeais toujours à nos camarades restés sur les lieux du naufrage, et je n'ignorais pas les souffrances que chaque jour de retard ajoutait à leur pitoyable existence; je dis donc à Gahanna :

— Le grand chef Gahanna s'est montré bon comme un frère pour les naufragés; s'il le veut, il peut encore faire quelque chose de plus pour leur bonheur.

— Gahanna est toujours dans les mêmes sentiments, répondit le chef; il est prêt à faire tout ce qui dépend de lui pour vous être utile.

— Si le grand chef veut mettre le comble à ma joie, il m'enverra conduire à terre en canot d'écorce, par deux de ses hommes.

— Mon frère le Français parle comme un enfant, reprit Gahanna; a-t-il oublié les périls que cachent les eaux du grand fleuve? Gahanna ne voudrait pas exposer au naufrage ceux qu'il a pris sous sa garde."

Cette réplique était prononcée d'une voix si convaincue qu'il me fut impossible d'y découvrir le plus léger indice de malveillance; je me permis donc d'insister: "Gahanna est très sage et les Français sont trop impatients; néanmoins, si mon désir pouvait être exaucé, Gahanna et chacun de ses hommes recevraient une provision de tabac et de munitions."

Le sauvage ne put résister à cette offre. Un canot fut mis à la mer et je partis avec deux sauvages; vers six heures du soir nous touchions la rive nord. Le premier homme que j'aperçus en entrant dans la maison du "poste" de Mingan fut un vieil ami que j'avais connu durant mon séjour à Sorel. Il acquitta très volontiers la dette que j'avais contractée envers les sauvages.

Le récit de notre aventure l'attendrit jusqu'aux larmes; il ne voulut pas différer d'un seul jour l'expédition que je lui proposai d'entreprendre en faveur de nos malheureux compatriotes. Il connaissait parfaitement les côtes de l'île; dès que je lui eus donné quelques détails sur le lieu du naufrage, il se rendit compte de l'inutilité de notre présence à bord, et il décida que nous demeurerions à Mingan, M. Léger, M. Furst et moi, pour nous y remettre de nos fatigues. Dès le lendemain, accompagné de quinze hommes, il partit à bord d'une goélette.

Lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit du naufrage, ils tirèrent quelques coups de fusil. Ils virent alors apparaître quatre hommes qui, se jetant à genoux, les supplièrent, les mains jointes, de leur sauver la vie. Leur visage décharné, le son de leur voix, tout annonçait qu'ils étaient sur le bord de la tombe.

Le chef d'équipage leur fit prendre quelque nourriture, mais avec modération; malgré cette mesure de prudence, un des quatre naufragés mourut quelques heures après.

Les matelots plantèrent sur le rivage une grande croix de bois de cèdre pour marquer l'endroit où les vingt matelots avaient été inhumés. Après une prière émue, l'expédition se rembarqua avec les trois naufragés survivants.

La goélette longea les côtes de l'île; mais ce fut en vain que l'on chercha à découvrir la présence d'êtres humains dans ces parages. En un endroit de la côte, cependant, on aperçut quelques débris de canot. Les matelots tirèrent plusieurs coups de fusil, mais personne ne donna signe de vie. Les treize hommes du canot naufragé avaient réussi à gagner la terre, car les cabanes qu'ils avaient dressées attestaient leur séjour en cet endroit; mais ils avaient dû mourir de misère et de faim sur quelque autre point de l'île.

Inutile de vous dire les sentiments qui nous animèrent les uns et les autres au retour de l'expédition.

Nous passâmes près de six semaines à Mingan. Nous employâmes ce temps à rendre grâce à Dieu de nous avoir conservé la vie au milieu de tant de dangers, à nous reposer et à préparer notre voyage de retour.

Le 8 juin, nous quittâmes Mingan pour nous rendre à Québec. Le 13 au soir, nous y débarquions. Jugez de la surprise générale quand on nous vit apparaître! Avec quelle avidité chacun désirait entendre le récit de notre naufrage!

Enfin, nous reprîmes notre ancien genre de vie, non sans penser souvent aux miséricordieuses bontés dont nous avons été l'objet de la part de Dieu."

Telle est l'histoire véridique du bon père E. Crespel et de ses compagnons.

Petits amis, qui lisez ces lignes, vous n'auriez peut-être pas le courage d'affronter d'aussi grands périls pour aller convertir les infidèles. Priez donc le bon Dieu ou de vous donner cet héroïsme, ou de susciter beaucoup de nobles âmes qui soient prêtes à accomplir en d'autres pays ce qu'ont fait nos missionnaires pour la conversion des sauvages.



O Canada, je t'aime

Paroles
du F. Louis-Eugène

Musique
de M. Joseph Paradis
organiste de Chambly-Bassin.

mf
O Ca-na-da, j'ai-me tes gran-des plai-nes Dont les champs de-
f *dim.*
meurés fé-conds S'en vont por-ter jus-qu'aux fo-rêts loin-tai-nes Leurs
pp *cresc.* *dim.*
é-pis blonds. Quel beau spec-tacle au-tour des mé-tai-ri-es
cresc.
Quand les foins mûrs des im-men-ses prai-ries Se ber-cent comme
un flot mou-vant au gré du vent.

O Canada, j'admire ta campagne;
Ton sol profond et généreux
Fut défriché du fleuve à la montagne
Par nos aïeux.

Qu'ils sont charmants tes tranquilles villages
Quand les clochers, par-dessus les feuillages
Comme un doigt sur l'horizon bleu
Pointent vers Dieu.

3

O Canada, j'aime ta forêt sombre,
Aux pins géants et solennels,
Tes bois touffus où le silence et l'ombre
Sont éternels.

Ici, penchés sur le bord des abîmes,
Ils vont, là-haut, escalader les cimes
Haussant l'orgueil de leur beauté.
Dans la clarté.

4

O Canada, j'aime aussi tes rivières
Profondes en toute saison;
Parfois leurs bords semblent les murs de pierres
D'une prison.

J'aime surtout, dans nos plaines fécondes
Voir s'étaler la nappe de leurs ondes,
Formant des lacs majestueux,
Miroir des cieux.

Accompagnement polycopié, 25 sous.



HAWKESBURY (ONT.) — *L'église paroissiale.*



LA CONVERSION ET LE BAPTÊME DE CLOVIS



Clovis n'avait que quinze ans lorsqu'il fut élevé sur le pavois et proclamé roi des Francs en 481. A vingt ans, après sa victoire sur Syagrius, général et patrice des Romains de la Gaule, Clovis était sans conteste le prince le plus puissant du pays.

Quoique païen, Clovis entretenait dès lors des relations d'amitié avec les évêques. Ceux-ci ne furent pas étrangers aux négociations qui amenèrent en 493, le mariage du jeune roi des Francs avec Clotilde, princesse catholique, nièce de l'arien Gondebaud, roi des Burgondes. Clotilde accepta son union à Clovis comme une mission du ciel pour travailler à la conversion du roi. Dès lors, elle ne négligea rien pour amener son royal époux à la religion catholique. Par tous les moyens elle cherchait à faire briller la lumière divine dans cette âme qu'elle savait noble et loyale sous une enveloppe barbare.

Mais Clovis restait sous l'influence des prêtres des idoles, ennemis acharnés, et surtout intéressés, de la religion chrétienne, dont le triomphe ferait leur ruine. Il redoutait toujours la vengeance du terrible Odin. Il attribuait à la colère de ce dieu outragé la mort de l'un de ses fils que, sur les instances de Clotilde, il avait laissé baptiser. La tâche de la pieuse reine restait toujours difficile, ses pressantes exhortations comme ses ferventes prières n'avaient qu'un faible écho dans l'âme du roi. Pourtant, loin de se décourager, elle redoublait ses supplications et ses sacrifices; elle s'efforçait par tous les moyens de mériter et de gagner davantage l'estime et l'affection de son époux. Dieu, qui exauce toujours une prière bien faite, mais qui a spécialement pour agréable celle de ses saints, dispose des cœurs comme des événements; il veillait sur le roi des Francs dont il préparait lui-même la conversion.

En 496, les Alamans traversèrent le Rhin et se répandirent en hordes menaçantes sur le territoire des Francs Ripuaires alliés aux Sicambres. N'écoulant que la voix de l'honneur et son courage, Clovis vola au secours de ses amis en danger. La rencontre de l'ennemi eut lieu à Tolbiac. Le choc fut terrible, la bataille acharnée, les Francs débordés par la nuée des cavaliers ennemis pliaient; Clovis, désespéré de son impuissance et voyant venir la défaite lève alors les yeux et les bras vers le ciel : "Dieu de Clotilde, s'écria-t-il, puisque mes dieux m'abandonnent, si tu me donnes la victoire, je me ferai chrétien !"

A ce moment, par un retour inespéré de la fortune, en réalité par une intervention visible du Dieu tout-puissant qui avait agréé la prière et le vœu de Clovis, les Francs reprennent courage, se

rallient autour de leur roi, et, pleins d'espoir, se jettent sur les Alamans, enfoncent leurs rangs et les mettent en déroute. Une défaite, déjà entrevue comme certaine, venait de tourner en une victoire éclatante.



LE VŒU DE CLOVIS

Clovis, fidèle à sa promesse se fit instruire dans la religion chrétienne par saint Waast et saint Remi. Son ardeur et sa droiture éclataient quelquefois au milieu des instructions. Un jour que son maître lui faisait le récit de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Clovis bondit d'indignation et s'écria : "Que n'étais-je là avec mes Francs !"

Le jour de la Noël, en 496, il se présenta à la porte de la cathédrale de Reims dont la nef et le chœur richement décorés resplendissaient de lumières. "Père, dit le roi à l'évêque, est-ce donc là le Paradis dont vous m'aviez parlé ? — Non, mon fils, répondit saint Remi, mais c'est le chemin qui y conduit."

Clovis, arrivé près du baptistère se dépouilla de ses habits royaux, revêtit la robe blanche des néophytes et descendit dans la piscine. Ce fut au milieu du silence solennel de tout un peuple recueilli qu'on entendit la voix de l'évêque : "Baisse la tête, fier Sicambre, dit le pontife au roi des Francs; adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré." Puis en prononçant les paroles sacramentelles, saint Remi versa l'eau sainte sur la tête du roi. Après Clovis, trois cents de ses guerriers furent baptisés.

Sainte Clotilde, rayonnante d'une joie toute céleste, se tenait agenouillée auprès des fonts sacrés. Quels accents de reconnaissance elle faisait monter au ciel, quelles ferventes actions de grâces montaient de son cœur à ses lèvres au Christ qui

aime déjà les Francs ! Trois années de patients efforts, d'ardentes supplications reçoivent en ce jour leur récompense très grande. Le jour qu'elle appelait de ses vœux est enfin venu, sa mission, souvent bien dure et bien ingrate est couronnée de succès, et quel succès ! elle vient d'amener à Dieu, un roi, qui avec ses trois cents guerriers dignes de leur chef sont les prémisses d'un peuple entier.

On rapporte qu'au moment du baptême les prêtres assistants s'aperçurent qu'ils avaient oublié d'apporter les saintes huiles. On dépêcha un clerc pour aller les chercher à la demeure de l'évêque, mais à cause de la foule il ne pouvait sortir que difficilement. A ce moment, l'évêque vit apparaître au-dessus de sa tête une ampoule apportée par une colombe venue sans doute du Ciel, qui ne voulait plus souffrir aucun retard dans la régénération spirituelle du Fils aîné de son Eglise. L'évêque la prit et versa l'huile sainte qu'elle renfermait pour sacrer le premier roi des Francs. C'est l'origine de la sainte Ampoule qui servit depuis lors au sacre de tous les rois de France jusqu'en 1793. A cette date d'aveugle fureur et de vandalisme, un révolutionnaire la brisa brutalement d'un coup de marteau.

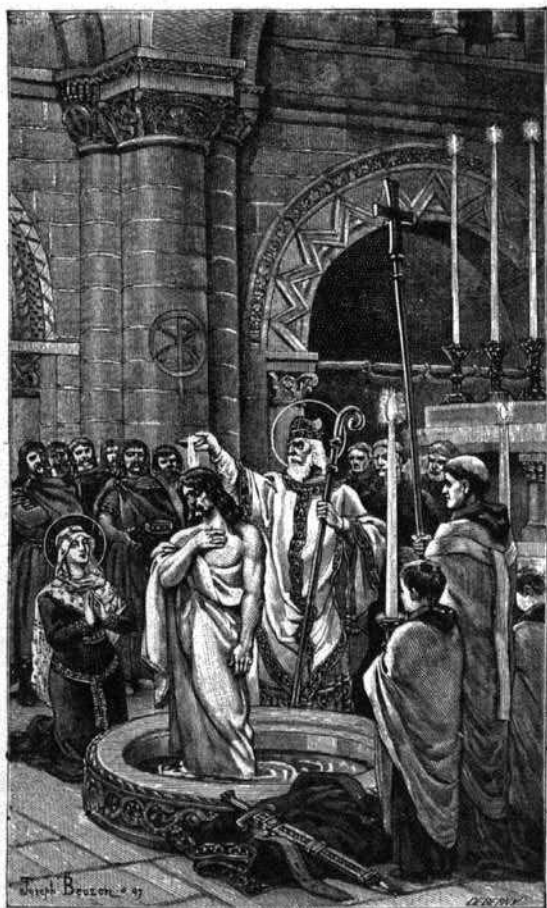
Cette conversion fut plus utile à Clovis qu'une victoire. Par son baptême il fut reconnu comme le chef politique du catholicisme en Gaule. Le pape lui donna le titre glorieux de Fils aîné de l'Eglise et plus tard ceux de patrice et de consul. Les évêques de son royaume lui en facilitaient l'administration et ceux qui se trouvaient chez les Wisigoths et les Burgondes l'appelaient de tous leurs vœux.

Clovis devenu catholique, dit Monseigneur Beaudrillart, se fit aussitôt le défenseur de la foi catholique; il abattit les deux royaumes ariens des Wisigoths et des Burgondes et saint Avitus, évêque de Vienne put écrire la lettre à jamais célèbre : "Toutes les fois que vous combattez, c'est nous qui remportons la victoire."

Mais un compliment, un cri de joie ne pouvait suffire : le grand évêque traçait un programme : "Puisque Dieu a fait de votre peuple son peuple, il convient que, de votre côté, vous partagiez le trésor de votre foi avec les nations plongées dans l'ignorance. . . . Ne craignez pas de vous adresser à elles et de plaider auprès d'elles la cause de ce Dieu qui a tant fait pour la vôtre."

F. ANSELME.





LE BAPTÊME DE CLOVIS



1928-1929

COLLEGE SAINT-PIERRE-CLAVER
4^{ème} - 5^{ème} - 6^{ème} - 7^{ème} - 8^{ème} - Années



1928-1929



PROFESSEURS

En bas, de gauche à droite :
F. LAZARE, F. HERVÉ-MARIE, F. PAULIN-ARSÈNE, Sous-directeur, F. GATIEN, Directeur, F. AUGUSTE, F. GEORGES-MARIE, F. ARISTIDE-JOSEPH.

En haut : F. ALBERT-JOSEPH, M. S. BOISVERT, M. A. LAPOINTE, M. P. DROUIN, M. A. PRINCE, M. J. ROBERT, M. A. ASSELIN, M. D. GADOURY, M. A. AUGER, F. ANGE.



LES 700 ÉLÈVES DE L'ÉCOLE ONT ÉTABLI UN MAGNIFIQUE RECORD EN S'ABONNANT TOUS À L'ABEILLE.

DE PLUS, PROFESSEURS ET ÉLÈVES ONT RECUEILLI 300 ABONNEMENTS À L'ÉDITION SUR BEAU PAPIER. MERCI À TOUS LES ABONNÉS ET À CES VAILLANTS ZÉLATEURS DE "L'ABEILLE" !



1928-1929



1928-1929

Prends-la!...

J'ai vu des enfants doux, incapables de scènes de rage, mais capables d'argumenter à perte de vue avec leurs parents, et ne cédant qu'après avoir épuisé toutes les patiences.

— Maman, je veux manger une pêche, dit Jean à sa mère.

— Tu n'en auras pas. Tu sais que ça rend malade dans les cha'eurs de la canicule.

— Non, maman, je le promets, je ne serai pas malade ; donne-la moi. Hier, c'était bien la canicule aussi, et je n'ai pas été malade.

— Voyons, mon Jean, y penses-tu ? Manger des fruits l'été, c'est si mauvais !

— Mais c'est l'été qu'on les mange ! L'hiver, y en a pas.

— C'est mauvais, te dis-je. Le docteur a dit que Jean mourrait, s'il en mangeait.

— Non, je ne mourrai pas : donne-m'en une. Le docteur dit que je mourrai, et il en mange, lui. Donne-la-moi, ou je vais la prendre dans la corbeille.

— Tu n'es pas gentil, Jean ; je ne t'aimerai plus du tout si tu en manges.

— Ça ne me fait rien. Moi non plus, je ne t'aimerai pas. Et le voilà qui pleure.

— Eh bien, écoute, je vais t'en donner la moitié... mais que ce soit la dernière fois !...

— Non, donne-la-moi toute ! crie-t-il, en la saisissant dans la main de sa mère.

— Va donc, fit-elle, à bout d'arguments ; prends-la, ta pêche, sois malade, ce sera bien bon, et ta mère sera bien contente si son petit Jean meurt !

Voilà un enfant qui l'emporte à trois ou quatre ans ; pour-quoi ne l'emporterait-il pas quand il en aura trois ou quatre de plus ? Il s'est ouvert une brèche à travers le mur de l'autorité, il a même pris l'habitude d'y passer.

Est-il sage de croire que, devenu grand, il n'y passera plus et domptera, avec sa nature rebelle, ses penchants, ses caprices accrus, et se réformera par amour de la vertu ?

En grandissant, il aimera peut-être moins les pêches ; mais il aimera bien d'autres fruits défendus, et il en mangera à satiété, sans même argumenter : il en subira toutes les maladies morales et physiques.

Et sa mère ne sera pas contente du tout, quand son petit Jean mourra.



C'ÉTAIT pendant une nuit d'hiver, le vent furieux ébranlait les maisons, menaçait de briser les vitres et de tout renverser, les arbres pliaient, toute la nature était lugubre. Il y eut un calme momentané, puis, le vent redoubla avec une nouvelle force qui fit voler au loin la neige jusque sur les champs où cette chasse furieuse continua.

Un tel spectacle excite en nous une grande frayeur; heureux celui qui, dans un moment pareil, se trouve près d'un bon foyer ou dans un lieu sûr !

Pendant cette horrible tempête, un homme enveloppé dans son manteau suivait son chemin dans la campagne; quelquefois, profitant d'un moment de calme, il s'arrêtait pour respirer et regardait autour de lui comme s'il avait eu peur de quelque chose. Bientôt il aperçoit un point noir sur la neige blanche. "Voici un loup !" pense-t-il, en fermant les yeux pour ne point voir le danger. En ce moment, il sent qu'un animal se jette sur lui, il pousse un cri effrayé.

— Eh ! Hector ! erie un homme qui vient de se montrer.

— Chaque âme loue le bon Dieu !

— Ah ! c'est vous, monsieur Martin ! dit le nouvel arrivant, en reconnaissant à la voix le timide Martin.

— Ah ! c'est vous monsieur le forestier. Il fait si sombre ce soir qu'on n'y voit goutte, c'est votre chien qui m'a tellement effrayé ! ajoute-t-il en tremblant.

— Ah ! ah ! ah ! Vous êtes toujours si peu courageux, monsieur Martin !

— Et où allez-vous ?

— Dans ma maison; c'est si ennuyeux d'être toujours seul ! J'étais sorti pour veiller un peu avec mes voisins.... Je rentre.

— Ayez donc la bonté de venir chez moi, répond Martin.

Bientôt, ils aperçoivent la maison où les attendent l'air chaud et l'agréable spectacle d'un beau foyer. La femme de Martin chantait en préparant le souper, lorsque les deux hommes entrèrent.

Monsieur Martin, qui était un laquais, avait le nez toujours rouge; il salua très bas, parla avec précaution, regarda de tous côtés, comme s'il avait toujours peur, ce qui le rendait fort ridicule. Son compagnon était un homme haut, maigre, qui, avec son courage et son énergie, était le type parfait d'un soldat de Napoléon.

On causait avec beaucoup d'animation; cependant, le vent qui hurlait toujours troublait la quiétude du pauvre Martin.

— Il me semble, dit-il, qu'aujourd'hui les spectres de tout l'univers se sont rassemblés ici pour danser. Oh ! quel temps ! se répétait-il à lui-même, car Martin avait l'habitude de penser tout haut.

— Donc, monsieur Martin, vous croyez toujours aux spectres et aux monstres ? demanda en riant le forestier.

— Eh ! monsieur le forestier, si vous dormiez une nuit seulement dans le château, et si vous y voyiez tout ce que j'y vois chaque fois, vous cesseriez de rire de moi.

— Et qu'est-ce que vous voyez donc ? Vous m'avez déjà promis tant de fois de me montrer ça.

— Chaque âme loue le bon Dieu ! Le souvenir de tout cela me fait peur, et aujourd'hui, la nuit sera très mauvaise; les spectres aiment l'ouragan.

— Alors, ce sont des spectres que vous voyez ? Racontez-moi donc tout ça et qui sait si je n'y croirai pas ?

Le vieux laquais regarda de tous côtés et commença son récit d'une voix lente :

— Quand minuit sonne.... Les enfants se rapprochèrent de leur mère, leurs cheveux semblaient se dresser et leurs yeux grandir, les fileuses jetèrent leur ouvrage pour écouter bouche bée, les fuseaux devinrent muets, un silence solennel régnait dans la chambre, on n'entendait que le sifflement sourd du vent dans la cheminée, comme le cri d'une âme en peine qui demande du secours.

— Quand minuit sonne, répéta Martin en se hâtant de commencer, les portes s'ouvrent..., silencieusement..., les meubles se remuent, les bougies s'allument d'elles-mêmes, le piano s'ouvre avec fracas..., et on commence à jouer si joliment, si sentimentalement que le plus habile habitant de la terre ne saurait

l'imiter ! Je vois très bien tout cela et un spectre blanc courant dans la chambre.

L'enfant commença à pleurnicher dans son berceau et le forestier, qui souriait au commencement du récit, semblait être absorbé.

— Eh ! Martin, votre maître ne sait-il rien de cela ?

— Je voulais le lui dire, mais le jeune monsieur Frédéric, son fils, me l'a défendu. Il dit qu'il a vu le spectre de plus près que moi, qu'il jette des étincelles de la bouche et des yeux, et tient dans sa main une épée avec laquelle il se défend des curieux.

Le jeune monsieur ne craint rien, lui, il rit toujours en parlant de cela, c'est sans doute parce qu'il y est déjà trop accoutumé. Il paraît que ce spectre, c'est l'âme d'un parjure, l'ancien seigneur. C'est un secret de famille, et d'après ce que le jeune monsieur m'a dit, je perdrai ma place si je parle de cela à son père ; je souffre donc en silence. Et maintenant, vous croyez, monsieur Jacob ?

— Non, mon cher Martin, je ne crois pas et je ne croirai que lorsque j'aurai vu moi-même le monstre de mes propres yeux.

— Alors, si vous êtes si curieux et si incrédule, venez coucher aujourd'hui dans le château, ce sera pour moi plus agréable.

— Bien, mais à une condition.

— J'écoute et j'accepte à l'avance.

— Jurez, s'il vous plaît, que vous acceptez !

— Je jure, mais de quoi s'agit-il ?

— Une bagatelle : que vous viendrez avec moi regarder le spectre quand il commencera à tapager.

— Chaque âme loue le bon Dieu ! Vous voulez donc ma perte !

— C'est déjà trop tard ! répondit Jacob en souriant. Si vous ne tenez pas votre promesse, deux spectres au lieu d'un erreront dans ce château.

Le souper commença, pendant lequel Martin fut très absorbé. Les deux hommes se dirigèrent ensuite vers le château pour y passer la nuit.

LA NUIT

A peine les deux amis furent-ils entrés dans la chambre de Martin, que Jacob, couvert de son manteau, se coucha, la tête sur son sac de chasse et dormit paisiblement comme un juste. Pour Martin, ce n'était pas si facile. Il regardait sans cesse autour de lui, marchant à grands pas et maugréant contre son compagnon qui dormait si profondément.

Enfin, il se coucha en s'enveloppant dans sa couverture,

mais le sommeil tellement souhaité n'arrivait pas, car le sifflement du vent, le craquement des meubles et le ronflement du forestier n'étaient pas la musique capable d'endormir le craintif Martin. Enfin, le sommeil commença à fermer ses paupières, et il s'endormit, mais comme un lièvre, se réveillant en sursaut au moindre bruit.

Bientôt, il entend un mouvement extraordinaire, ce sont des pas précipités.... Martin croit qu'un spectre est auprès de lui, il se cache la tête sous sa couverture, en criant de toute ses forces : "Monsieur Jacob ! monsieur Jacob !..." Mais seul, le ronflement sur tous les tons fut la réponse de M. Jacob.

L'imagination de Martin s'exalte, il croit sentir déjà les étincelles et une main froide se poser sur lui, il se lève et jette en criant un de ses souliers à la tête de Jacob. Celui-ci s'éveille à moitié, frotte de sa main la partie meurtrie et continue à dormir.

Cependant, le bruit augmente, la clef tourne dans la serrure, une porte s'ouvre avec des grincements. Martin, d'un saut, se trouve près du forestier et le secoue de toutes ses forces.

Enfin, celui-ci ouvre les yeux :

— Entendez-vous le spectre, le montre ?

— Mon cher Martin, permettez-moi de dormir, supplie le forestier.

Mais en ce moment, une chaise tombe avec fracas, comme pour justifier sa frayeur.

— Chaque âme loue le bon Dieu !

Cette interjection rappelle à Jacob l'histoire du jour précédent ; bientôt, il reprend sa présence d'esprit, il saute à bas de son lit, et, prenant la main de Martin, il dit :

— Conduis-moi vite dans la chambre de ce spectre. Souviens-toi, tu as juré.

Et il le tire malgré sa résistance jusqu'à la porte du salon par les fourchures de laquelle on voyait la lumière. Le forestier allume la chandelle et ouvre la porte, mais le vent éteint la lumière et ils se trouvent tous deux dans les ténèbres ; on n'entend que le craquement du plancher sous des pas légers.

— C'est lui ! c'est le spectre ! chuchote, mort de peur, Martin, en le désignant de la main.

Et, ne nous en étonnons pas, le courageux Jacob avait aussi peur. Il se frotte les yeux afin de se persuader qu'il ne dort pas.... Là-bas, à quelques pas, dans les ténèbres, marche une personne, toute blanche, elle traîne un long manteau qui s'élève par instants et forme deux ailes qui flottent en l'air. Jacob veut rallumer la chandelle, mais, avant qu'il en ait eu le temps, le fantôme disparaît dans les chambres, ne laissant après lui que l'écho de ses rires. Martin tire son compagnon, lequel, disons-

le tout bas, entre nous, ne se défend pas et tous deux s'enfuient dans la chambre de Martin.

— Eh bien ! erie le vieux laquais qui, malgré sa frayeur, ne peut résister à la joie d'avoir enfin prouvé la vérité de son récit, vous me croyez maintenant, monsieur Jacob ?

— Non, je ne crois pas et je ne croirai que lorsque je le toucherai moi-même et parlerai avec lui, et c'est pour cela que je viendrai ici demain, après-demain, chaque jour, jusqu'à la fin du monde, erie le forestier qui a honte de sa faiblesse, — je le poursuivrai pour l'attraper enfin.

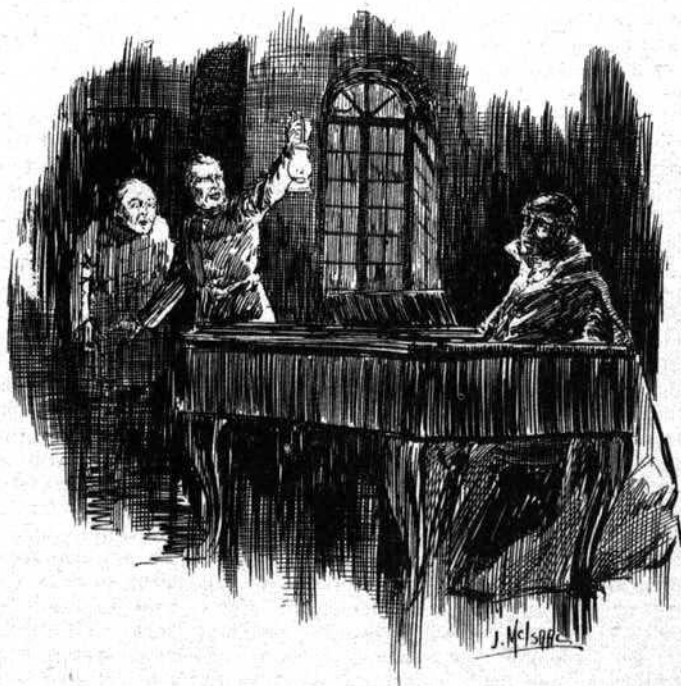
Et il vint en effet le jour suivant pour dormir dans le vieux château. Cette fois-ci, ils se promettent tous deux de ne pas se coucher, mais d'attendre la venue du spectre. Le forestier, pour abréger le temps, veut jouer aux cartes avec Martin, mais celui-ci est tellement distrait qu'ils sont obligés de cesser le jeu.

Enfin, Martin prend un violon, mais cela ne va pas mieux, parce que sa pensée est ailleurs et son oreille saisit le moindre bruit. Ils s'asseyent tous deux très commodément devant la cheminée en fumant leur pipe et rompent le silence de la nuit par la conversation. — La nuit précédente, tout avait hurlé, tout avait craqué; aujourd'hui c'est un silence de tombeau. Il leur semble que tout dans la nature et dans la maison est mort, et ce silence lugubre excite encore une plus grande terreur chez le craintif Martin, tant il est vrai que le moindre bruit, le bourdonnement même d'une mouche, grandit infiniment au milieu de la nuit. — Les heures sont si longues ! Et cependant, Martin compte avec crainte les minutes qui le séparent encore de l'heure de minuit. Enfin, elle sonne à la grande horloge de bronze et toutes dans la maison la répètent. Un bruit à peine perceptible s'élève tout à coup.

— C'est lui ! c'est le spectre, chuchote Martin à l'oreille de son compagnon. Les portes grincent tristement ; le forestier se lève à la hâte, prend son fusil et sa lanterne, et dressant l'oreille, il retient son haleine, afin de saisir le moindre son.

Le piano se fait entendre ; tout d'abord, les accords sont tranquilles, les passages sonnent timidement, mais, peu à peu, la musique reprend sa force, tantôt comme le fracas d'un ouragan ou le mugissement de la mer ; elle passe ensuite à une mélodie tellement mélancolique et charmante qu'on croirait assister à un concert du ciel, car il n'y a que les anges pour jouer ainsi. Martin avait raison, ce n'était pas la musique de la terre, elle ne pouvait puiser son inspiration que dans le ciel. Jacob, grand admirateur de la musique, oublie la présence du spectre et son entreprise ; charmé et subjugué par cette harmonie céleste, il aurait écouté longtemps encore, si son com-

pagnon n'avait pas répété sa phrase traditionnelle : "Chaque âme loue le bon Dieu !" Ces paroles rendent à Jacob sa présence d'esprit, ils se consultent sur la marche à suivre, et, avec une grande précaution, ils s'approchent de la porte du salon qu'ils avaient, à dessein, laissée entr'ouverte.



LE FORESTIER ÉLEVA SA LANTERNE...

— Je n'irai pas plus loin, dit Martin d'une voix presque pleurante; — mais Jacob, ne prenant pas garde à lui, se glisse dans le salon. Les pâles rayons de la lune projetaient leur lumière mystérieuse sur la personne, petite et blanche du pianiste. Martin, plus effrayé encore de rester seul, suit Jacob, bon gré, mal gré.

Le forestier élève sa lanterne et ils distinguent très bien celui qui est plongé dans la musique et qui ne leur prête aucune attention.

Le spectre est recouvert d'un blanc manteau, qui lui

donne un aspect fantastique. Il est petit, son visage est pâle, et il a l'air presque enfantin, ses traits sont beaux et fins, ses cheveux noirs et bouclés tombent sur son front, ses grands yeux noirs semblent apercevoir l'autre monde; ils brillent tellement du feu du génie, que Martin ne se trompait pas du tout, en disant qu'ils versent des étincelles.

— Chaque âme loue le bon Dieu !... Mais ce fantôme ressemble tout à fait à notre jeune monsieur ! reprend Martin à demi rassuré.

À ce moment, le musicien s'aperçoit qu'il a des auditeurs, il jette son manteau sur son visage et s'approche du laquais qui commence à crier : "Au secours ! Il va m'entraîner dans les précipices de l'enfer." Il veut s'enfuir, mais ses pieds sont paralysés par la terreur, et il tombe près du spectre.

— Martin ! mon cher Martin ! ne criez donc pas si fort, vous éveillerez tout le monde, s'écrie le spectre en découvrant son jeune et beau visage. C'est moi ! moi ! Frédéric ! Mon père ne me permet pas de jouer pendant le jour, disant que cela interrompt mes études. Mais moi, qui ne puis vivre sans la musique, je viens ici quand tout le monde dort et je me mets à jouer.

— Mais, monsieur, dit Martin rassuré, ne craignez-vous pas les spectres ?

— Il n'y a pas de spectres ici, mon bon Martin; en vous voyant si craintif, je vous avais raconté cette histoire, afin que vous ne disiez à personne un secret d'où dépend mon bonheur.

Martin, en reconnaissant le manteau de madame sur les épaules de son jeune maître, commença lui-même à rire aux éclats.

— Allons, monsieur, et vous, monsieur Jacob, dit-il avec beaucoup de honte, ne dites rien de cela à personne, je vous en prie.

— Bien ! mais vous non plus, vous ne direz pas que je joue pendant la nuit, répondit Frédéric en se remettant au piano.

Dès ce moment, Martin cessa de croire aux spectres; quelquefois, cependant, s'oubliant encore, il se levait vite au moindre bruit, mais il se rappelait bientôt cette nuit mémorable et ne l'oublia jamais.

— Avouez que notre petit monsieur a de drôles d'idées, dit Martin à son compagnon, en rentrant dans leur chambre, car il ne concevait pas comment son jeune maître pouvait se fatiguer ainsi pendant la nuit.

.....
Et dites-nous, maintenant, comment se nommait ce jeune mélomane qui jouait ainsi le rôle de spectre. — Il devait un

jour immortaliser ce nom qu'enfin je vais vous dire : c'était Frédéric Chopin, dont tout le monde admire les sonates superbes, les valse polonaises, les préludes, les mélodies si touchantes.

Chopin naquit en 1809, près de Varsovie, à la campagne. Son père, Nicolas Chopin, était Français. Arrivé en Pologne en 1787, il s'y maria et éleva ses enfants comme de vrais Polonais. Frédéric quitta la Pologne pour cultiver la musique, et les circonstances s'arrangèrent de telle sorte qu'il n'y revint plus.

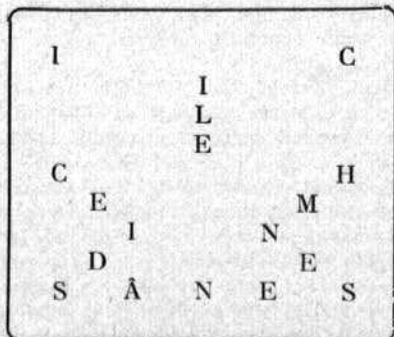
La musique était devenue sa seule consolation sur la terre, il y mettait toute son âme triste et mélancolique. Toujours d'une santé faible, il mourut jeune, à l'âge de quarante ans, en 1849. Quoique élevé par une mère très pieuse, Chopin était devenu libre-penseur : des amis sans foi l'avaient écarté de Dieu. De là venait surtout sa mélancolie. Aux approches de la mort, Notre-Seigneur et sa divine Mère placèrent près de lui un ami excellent qui le ramena à la Religion. Le grand artiste, enfin consolé, mourut dans des sentiments de piété admirables. Il est enterré au cimetière du Père Lachaise, à Paris; mais ses compositions vivent et vivront toujours, surtout dans sa patrie.

Devinette

En faisant des fouilles sur une ancienne propriété, on a trouvé une pierre, avec des caractères qu'il s'agit d'interpréter. Voici les lettres, et l'ordre figuré de leur arrangement :

Recherchez dans quelle langue sont écrits ces caractères, et ce qu'ils signifient.

Prime : Une belle prime sera tirée entre ceux qui enverront la solution exacte de cette cryptographie.





ECHOS DES NOVICIATS



Laprairie

JUVÉNAT

Elle est là...

Sainte Thérèse d'Avila avait placé une statue de la sainte Vierge au milieu du chœur où les religieuses psalmodiaient le saint office. "Désormais, dit la sainte, c'est elle qui présidera les exercices." Dans notre salle d'étude, depuis le commencement de mai, "Notre-Dame des Juvénistes" remplit aussi cette fonction. Elle est là sur un trône élevé, aux proportions élégantes, aux lignes harmonieuses et aux décorations artistiques.

M. l'Aumônier a bien voulu venir bénir la statue. Dans une courte, mais ardente exhortation, notre bien-aimé chapelain nous montra Marie offrant nos prières à son divin Fils. Cette pieuse cérémonie a fortifié dans nos cœurs l'amour filial envers notre bonne Mère du ciel.

• • •

Cher Cousin,

Tu es spirituel et pourtant, tu m'en dis de belles sottises ! Décidément tu te fais une idée bien fautive de la vocation religieuse. Etre entièrement consacré à Dieu, ne vivre que pour le servir, devenir son instrument dans l'œuvre magnifique de l'éducation chrétienne de la jeunesse, quel noble idéal pour une âme généreuse !

Mais, ce n'est pas sous cet aspect que tu envisages la vie religieuse. Tu me dis qu'un enfant qui entre en communauté est perdu pour la famille. D'abord le donner à Dieu, c'est, pour les parents, le meilleur moyen de le garder plus parfaitement. De tous les enfants, ceux qui aiment davantage leur père et mère, ce sont ordinairement les religieux. Non seulement ils conservent pour les leurs un amour sincère, mais encore, par leurs prières et leurs sacrifices, ils leur obtiennent de nombreuses faveurs spirituelles

et temporelles. Les religieux ressemblent à ces machines électriques cachées dans quelque usine, fournissant énergie et lumière à toute une ville, ou encore à ces paratonnerres qui surmontent un édifice et le protègent contre la foudre.

Donc, cher Cousin, si Dieu appelle à la vie religieuse quelque autre membre de notre famille, loin de mettre obstacle à cette vocation, favorise-la, autant que cela dépend de toi, car c'est là une des grandes bénédictions que Dieu puisse accorder à une famille et l'un des gages les plus certains de son amour pour elle.

Au revoir, et sans rancune.

Le plus affectionné de tes cousins

Frère L., juvéniste.

* * *

Emotions d'un apprenti-pêcheur.

Nous avons grand congé, ce jour-là, en l'honneur de notre vénéré Supérieur Général. Une partie de pêche est projetée. Nous partons vers les deux heures; chaque juvéniste porte sous le bras sa petite collation : deux bonnes beurrées. Le long du chemin, les habitués de la ligne parlent de leurs exploits passés, des gros poissons sortis de l'eau et de ceux qu'ils ont manqués...

Rendu au bord de la rivière, je demandai au cher Frère surveillant de vouloir bien mettre un ver à l'hameçon de ma ligne : je n'avais jamais pêché de ma vie. Je cours ensuite où il n'y avait personne et je lance ma ligne. Presque aussitôt je la vois s'agiter vivement et je sens de petits coups secs qui tirent, tirent toujours. Je ne savais pas s'il fallait attendre plus longtemps ou tirer ma ligne hors de l'eau. "Après tout, me dis-je, s'il n'y a rien, je la lancerai de nouveau" : Crac ! un mouvement sec, et une jolie barbotte de cinq à six pouces se débat au-dessus de l'eau. Instinctivement je m'écrie : "Un poisson ! un poisson ! Je venais de prendre mon premier poisson. Mon cœur battait bien fort, je vous l'assure. Je reçus force félicitations qui me remirent de mes émotions d'apprenti-pêcheur.

* * *

Nos bienfaiteurs.

Ils sont nombreux et tous les jours quelques noms s'ajoutent à la liste déjà longue. Les parents des juvénistes sont au tout premier rang. En second lieu viennent plusieurs de nos Frères qui ont pour les benjamins de la famille une prédilection toute particulière. Oui, ce qu'on nous avait dit est bien vrai : pour quelques petits frères et sœurs laissés à la maison — oh ! bien bons sans doute ! — nous trouvons cent Frères en communauté. N'est-ce

pas là une partie du centuple promis par Jésus à ceux qui quitteraient tout pour le suivre. A tous nos bienfaiteurs présents et futurs, les juvénistes offrent leur reconnaissance et l'assurance de leurs prières.

* * *

Pêcheur émérite.

Pour un pêcheur, c'en est un : habile, patient, perspicace, connaissant par cœur les bons endroits et vous dénichant les poissons les plus beaux et les plus variés; généreux aussi, car au lieu de vulgaire fretin que lui demandent parfois les juvénistes, il envoie des "pièces" fort respectables, qu'il s'est préparées lui-même avec beaucoup de sollicitude, dans quelques classes de septième, voire de huitième année.

Depuis deux ou trois mois, nous priions avec une particulière ferveur le bon saint Joseph — car c'est de lui qu'il s'agit — d'augmenter, de doubler même notre groupe de Laprairie. Aussitôt, saint Joseph a pris à cœur de nous exaucer, et il l'a fait si généreusement qu'en moins de quatre mois le nombre des juvénistes et postulants a passé de soixante-dix à cent quatre, et qu'une dizaine d'autres bons élèves de nos écoles sollicitent en ce moment leur admission pour le commencement des vacances.

C'est donc à bon droit que nos actions de grâces montent ferventes vers notre céleste Recruteur, toujours si dévoué à notre Institut. A lui nos hymnes de reconnaissance et nos sentiments d'amour ! Qu'il soit partout vénéré, remercié, prié !

* * *

"Pas maintenant ! Après les vacances !..."

C'est la réponse que font parfois certains élèves à qui leur professeur parle de vocation religieuse vers la fin de l'année scolaire : "Pas maintenant, cher Frère disent-ils, tout surpris, les vacances arrivent ! Attendez au mois de septembre !"

C'est ce que je répondis, moi aussi, à mon professeur. Que voulez-vous ? Je ne pouvais me figurer alors ce que sont les vacances dans un juvénat. J'ignorais la grande charité qui rend la vie de communauté si aimable et si intéressante; je ne connaissais pas la grande bonté de nos maîtres qui s'ingénient de toutes manières pour faire des vacances des juvénistes la période la plus agréable de l'année; je n'avais pas réfléchi non plus que si tant d'écoliers soupirent ardemment après un campement de quelques jours sur les grèves, en compagnie de camarades le plus souvent inconnus, on devrait, à plus forte raison, désirer un séjour de deux mois, au milieu de confrères aimables, polis, et "sûrs", qui forment entre eux une famille modèle et s'excitent au bien par leurs bons exemples.

Que j'ai été bien inspiré de suivre le conseil de mon professeur qui, voyant en moi des dispositions pour la vie religieuse, m'invitait à entrer au jувénat dès la fin de juin ! Je n'ai connu aucun des dangers que rencontrent trop souvent les enfants pendant les vacances, et je me suis amusé à des jeux beaucoup plus variés et plus intéressants que je n'aurais pu le faire à la maison.

Aussi, au dernier pique-nique des vacances, je répétais à l'envi avec les autres jувénistes : "Jamais nous n'avons passé d'aussi belles et bonnes vacances !"

* * *

Une objection courante contre la vocation religieuse.

"*Tu es trop jeune*". — Réponse : — Tous les Instituts de Frères prennent des enfants de mon âge.

Les Frères qui me font la classe sont entrés en communauté à mon âge, et ils sont visiblement heureux dans leur vocation.

Le Frère Directeur et mon confesseur me croient appelé à la vie religieuse et m'autorisent à demander mon admission au jувénat; il n'y a donc pas d'imprudence à suivre dès maintenant mon attrait pour ce genre de vie.

D'autres élèves de l'école qui n'étaient pas plus âgés que moi sont entrés et y sont très heureux.

Ce n'est pas à nous de commander à la grâce, de la retarder ou de l'avancer.

Puisque Dieu m'appelle à l'état religieux pour mettre mon âme à l'abri des occasions de péché, pourquoi resterais-je plus longtemps au milieu d'un monde corrompu qui n'est pas fait pour moi ?

Parmi les nombreux religieux que l'Eglise a canonisés, il y en a beaucoup qui sont entrés en religion dès leurs jeunes années.

La vocation religieuse demande une longue formation et souvent des études prolongées qui ne sont possibles qu'à des esprits encore tendres et bien souples.

A l'âge de treize ou quatorze ans, un enfant intelligent sait ce qu'il fait : on ne surprend donc pas sa naïveté en l'invitant à entrer dans un petit séminaire ou un jувénat.

"Voilà deux ans que je travaille à mon élection !" disait un député à un ami qui le complimentait sur l'heureux résultat de sa campagne électorale. Pour être "élu" à la gloire du ciel, on ne se préparera jamais trop tôt.



La Pointe-du-Lac

JUVÉNAT

Visites insignes.

Monseigneur Comtois, évêque auxiliaire des Trois-Rivières, est actuellement en tournée de confirmation dans le diocèse. Le 23 mai, il visitait la paroisse de la Pointe-du-Lac, et nous avons eu le bonheur de le recevoir chez nous, de lui offrir nos hommages et de recevoir sa bénédiction.

Et comme un bonheur en appelle un autre, quatre jours plus tard, nous avons reçu la visite de notre Révérend Frère Supérieur Général. Depuis quelques jours, nous ne tenions plus d'impatience de connaître le chef si vénéré de notre Congrégation. Après avoir pris contact avec le nombreux personnel de la maison et avoir assisté à la Fête-Dieu avec nous, il a commencé la visite de nos établissements du district de Québec.

Nous garderons longtemps de ces deux visites le souvenir le plus agréable.

* * *

Encore à l'hôpital.

Monsieur l'abbé Baril, notre aumônier, voit son repos à l'hôpital se prolonger plus qu'il ne voudrait. Il a eu, au commencement de mai, une pénible rechute, qui nous cause de l'inquiétude. Nous prions souvent pour ce prêtre que nous estimons tant, et dont nous savons être affectionnés.

Les Chers Frères vont le visiter aussi souvent que possible pour l'encourager et prendre de ses nouvelles. De son côté, il a fait quelques courtes apparitions à La Pointe-du-Lac; mais il est trop faible encore pour nous adresser la parole en public ou pour faire du ministère. Malgré tout, nous aimons à espérer qu'avec les beaux jours sa santé redeviendra florissante et que nous aurons bientôt la satisfaction de le posséder parmi nous d'une manière permanente.

* * *

Le grand ménage.

Vivre dans un parc agrémenté de pins toujours verts et de chênes majestueux, c'est poétique; mais tous les bonheurs se payent, même celui-là. En automne, les pins se font une nouvelle pelisse, tandis que les chênes se dépouillent de leur manteau bigarré. Ces feuilles mortes ont perdu leur splendeur; celles des chênes surtout sont déplaisantes au possible. D'un jaune sale déjà, elles se souillent encore en courant çà et là dans la boue, suivant les caprices du

vent; puis, comme transportées d'une rage folle, elles s'élancent en rondes fantastiques et montent dans les airs en tourbillons subits. Vains efforts, elles retombent inertes pour se blottir, honteuses, dans quelque coin paisible, sous les haies de thuyas, à la bordure des allées. Le sous-bois en a perdu son charme, et il faut faire sa toilette.

Vingt rateaux peignent le parterre chevelu, pendant que voitures et brouettes transportent les détritits, qui sont précipités au fond d'un grand ravin dissimulé aux regards par une rangée d'arbustes. Après une quinzaine de jours de besogne, le parc a repris son aspect de propreté et d'éternelle jeunesse, et les oiseaux y chantent sous la feuillée naissante, croyant avoir découvert, cette année, quelque paradis terrestre pour y construire leurs nids.

• • •

Un vent à écorner les bœufs.

"C'est le mois de Marie,

C'est le mois le plus beau,..."

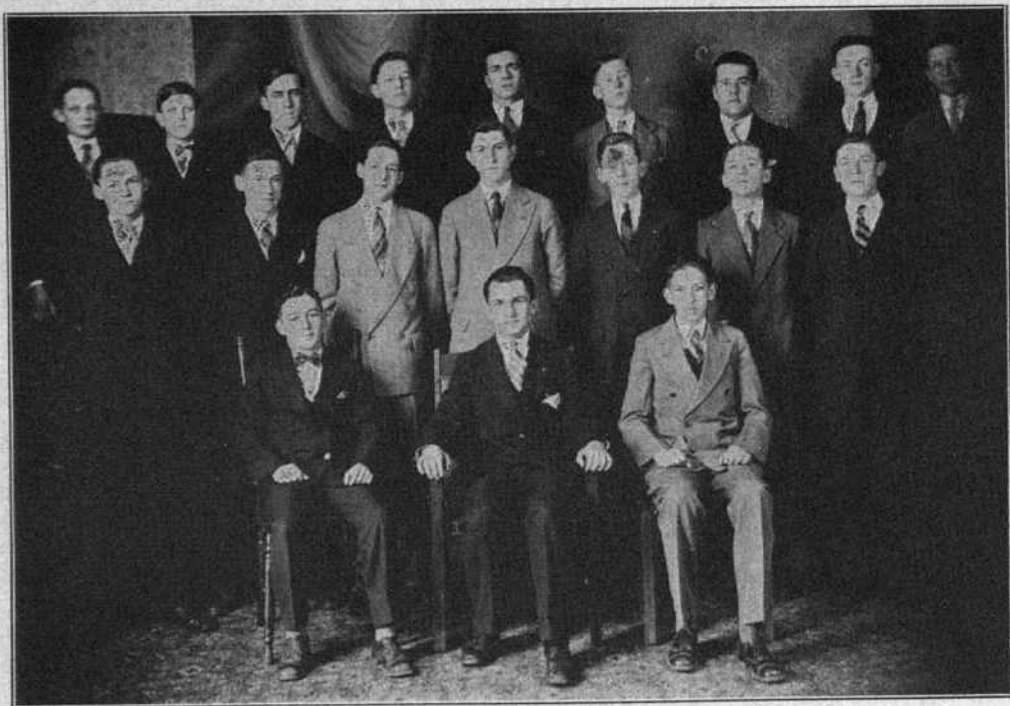
En ce qui regarde la température, nous avons chanté ce cantique sans grande conviction au commencement du mois. Le 5 et le 6, en particulier, nous avons eu une tempête en règle : neige, grêle, pluie, vent surtout. Le lac Saint-Pierre n'était que vagues écumantes. Une barge, le "Jean-Paul", portant une cargaison de briques, a même fait naufrage à quatre milles d'ici. Au juvénat, aucun dommage; mais ce qui nous ennuyait passablement, c'était de voir le vent s'emparer des feuilles que nous avions ratissées et les disperser comme par plaisir sur le parterre fraîchement nettoyé. Le temps est devenu plus beau depuis lors, et bien qu'il ne soit pas encore idéal nous avons lieu d'en être satisfaits.

• • •

Des immigrants vont nous arriver.

Il faut faire de la colonisation, et encore de la colonisation. Mettons en valeur nos domaines, nos cours d'eau et nos savanes. Ne laissons aucun coin inoccupé; ce serait de l'espace perdu ! Nous avons une île basse, humide, solitaire, couverte d'aulnes et d'herbes hautes. Ce serait une bonne idée que de l'ouvrir à la colonisation ! D'autant plus que, paraît-il, ce sont des insulaires qui nous viendront. Seront-ils d'ascendance anglaise, danoise, hollandaise, créole ou malaise ? Je ne sais. Quoi qu'il en soit, on fait de grands préparatifs : la maison des colons est bâtie et leur fief est assaini, irrigué, planté, clôturé. Dès avant leur venue — la bonne politique est toujours critiquée — les malins appellent ça l'"Ile aux millions".

Y aura-t-il un pont ? Non, puisque ce sont des navigateurs, des nageurs, des ... canards, qui vont habiter cette île.



GRAND'MÈRE. — *L'Avant-Garde de l'A. C. J. C. du Collège.*



AU LOINTAIN OUGANDA

Ecole normale de Bikira

En novembre dernier, M. Hussey, Directeur de l'Education, est venu visiter notre école, en compagnie de sa femme. Mme Hussey elle-même a pris grand intérêt à l'inspection. Nos visiteurs sont même descendus jusqu'au champ d'expériences agricoles, situé à près d'un mille de l'école. Ils se sont dits "très satisfaits et heureux du travail accompli".

Deux autres inspecteurs, M. Sykes, professeur de Pédagogie à Makerere College, et M. Snoxall, inspecteur des Ecoles normales et des écoles dites "Vernacular" sont venus nous visiter en décembre. Ils ont fait subir à nos élèves l'examen de pédagogie pratique; 12 sur 13 ont réussi complètement. L'autre devra reprendre son examen l'an prochain.

Mgr Hinsley, Délégué apostolique, arrivait à Bikira, le 16 février. Nous nous attendions à recevoir un grand seigneur anglais et, à notre joyeuse surprise, nous reçûmes un grand papa qui nous fit sentir tout de suite que le Pape est bien notre Père et que son représentant en a les qualités.

L'automobile, pressée de toutes parts par la foule, dut s'arrêter. Son Excellence descendit de voiture, reçut les hommages des missionnaires et, toujours escortée par la foule des fidèles, se rendit à l'église, bénissant le peuple, donnant sa main à droite, à gauche, et ne cessant de répéter : "Splendid ! splendid !"

Son Excellence visita notre école, vers 4 heures. Outre les vœux du Saint Père, Monseigneur dit à nos élèves combien l'Eglise compte sur eux pour faire de bons catholiques des enfants qui leur seront confiés. Il les félicita d'avoir pour maîtres des Frères de l'Instruction Chrétienne et les conjura de prier beaucoup pour que le nombre des Frères devienne plus élevé dans ce pays. Puis se penchant vers notre cher Frère Directeur : "J'ai un reproche à vous faire, lui dit-il : vous ne faites pas assez d'efforts pour obtenir beaucoup of these precious Brothers of Christian Instruction."

La réception se termina par des acclamations en l'honneur du Saint-Père.

Après le thé, Son Excellence retourna à Villa Maria, nous laissant charmés de son apostolique simplicité, et réconfortés par ses bonnes paroles.



LE LAPIN, L'ÉLÉPHANT ET L'HIPPOPOTAME

— *Fable de l'Ouganda.* —

Un jour, un lapin rencontre un éléphant allant à la culture dans ses champs.

— Bonjour, oncle Eléphant. Tiens, si tu me permettais de te lier avec cette corde, je parie que je pourrais t'entraîner à ma suite.

— Tu radotes, comment, toi qui es de si petite taille, oserais-tu te mesurer avec moi ? Entendu, attache-moi, et tu verras comment je ne tarderai pas à te faire gravir cette colline.

Après l'avoir bien lié, maître lapin lui dit : "Attends un peu, et dès que tu sentiras une traction sur la corde, tire fort."

Il se rend de là à la rivière où il fait la rencontre d'un hippopotame en train de faire sa toilette.

— Bonjour, grand'père Hippo. Permets-moi de te lier avec cette corde et je parie que je réussirai à te tirer hors de l'eau.

— Tu parles en insensé, petiot ; tu pourrais tirer, aidé de toute ta famille, que tu ne réussirais pas à me faire bouger d'un pas.

— Essayons quand même, veux-tu ?

— C'est bien, j'y consens, attache-moi que je t'entraîne bien vite dans le lac.

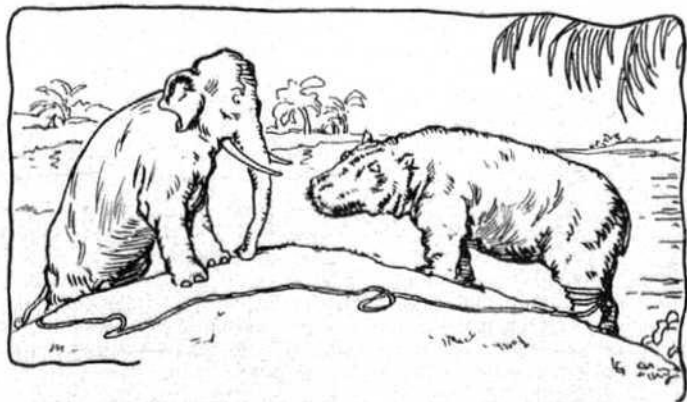
Après les avoir ainsi liés chacun à une extrémité de la même corde, et à leur insu, puisqu'une colline les sépare l'un de l'autre, le lapin se retire et se cache à proximité.

Le gros éléphant, sentant la corde se tendre, se met à tirer de toutes ses forces. L'hippopotame fait de même de son côté.

Sur la terre ferme, l'éléphant tend ses énormes jarrets, se bat les épaules de ses immenses oreilles, résiste à la traction en enroulant sa trompe autour des arbres ; à ses pieds, c'est un immense monceau de hautes herbes piétinées, d'arbustes déracinés et d'arbres cassés.

A la rivière, l'hippopotame soutient le même combat de toute la force de ses muscles. Ses larges pieds s'enfoncent dans la vase, l'eau boueuse sort en écumant de ses larges naseaux, autour de lui, ce n'est plus qu'un bournier rempli de roseaux et de papyrus broyés.

La lutte dure tout un jour. Enfin, lassé de tant d'efforts inutiles, l'éléphant se dit : Que j'aie voir le lapin qui tire si fort à l'autre bout de la corde. L'hippopotame pense de même et se dirige vers l'endroit où le lapin l'a quitté. A mi-



route, au sommet de la colline, nos deux messires se rencontrent, tout surpris de se voir liés tous deux à la même corde.

— Tiens, c'est toi Hippo, qui tirais ainsi sur la corde ? Je croyais que c'était le lapin.

— Et moi, je pensais de même, de reprendre l'hippopotame ; c'était donc toi qui tirais ainsi ?

— Ah ! c'est encore maître lapin qui nous a joué ce vilain tour ! Où est-il caché ?

Ils le trouvèrent tout près d'eux dormant d'un sommeil profond.

Eh ! l'ami, attends un peu, nous allons t'apprendre à te jouer ainsi de nous. Allons, vite qu'on te grille et qu'on te dévore !

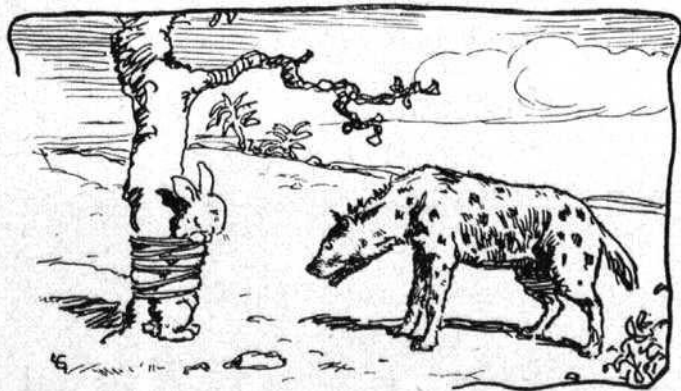
Après l'avoir bien lié, ils vont à la recherche de quelques branches d'arbres, pour y mettre le feu et le faire rôtir.

Ils ne sont pas aussitôt disparus que le lapin se met à se lamenter en poussant des cris à fendre l'âme.

L'hyène, la mangeuse d'os, accourt et lui demande la cause de ses appels au secours.

— C'est ma mère, reprend le rusé, qui m'a attaché ainsi à cet arbre ; elle veut que je mange des os qu'elle est allée chercher, je n'y arriverai jamais, moi qui n'ai pas de dents.

— Et c'est là, la seule cause de tes pleurs. Quelle belle aubaine pour moi, si friande des os. Laisse-moi te défaire de tes liens et mets-moi vite à ta place.



Aussitôt l'hyène bien liée, le lapin s'enfuit à toutes jambes, pendant que nos deux pachydermes reviennent avec chacun un fagot de bois.

En voyant la gourmande hyène ainsi attachée à l'arbre où ils avaient laissé le lapin, ils ne purent s'empêcher de rire aux éclats en lui demandant le nom de l'audacieux qui avait osé l'immobiliser ainsi.

— C'est maître lapin; il m'a affirmé qu'il ne pourrait jamais arriver à manger les os que sa mère doit lui apporter et que j'attends encore.

— Eh bien, puisque tu as été assez stupide pour le croire, nous allons te croquer, nous.

Et qui fut dit fut fait.

Père ED. LABRECQUE.

A l'exposition

Un beau jeune homme très bien mis s'avance dans le département réservé aux bestiaux, et, voulant s'amuser aux dépens d'un pauvre et rustique cultivateur, lui demande d'un petit air malin :

— Monsieur, êtes-vous par hasard un des juges dans le département des animaux ?

— Ben oui, répondit lentement le cultivateur, approchez, et je vais vous examiner tout de suite !

Le jeune malin s'est perdu dans la foule, et on ne l'a plus revu.

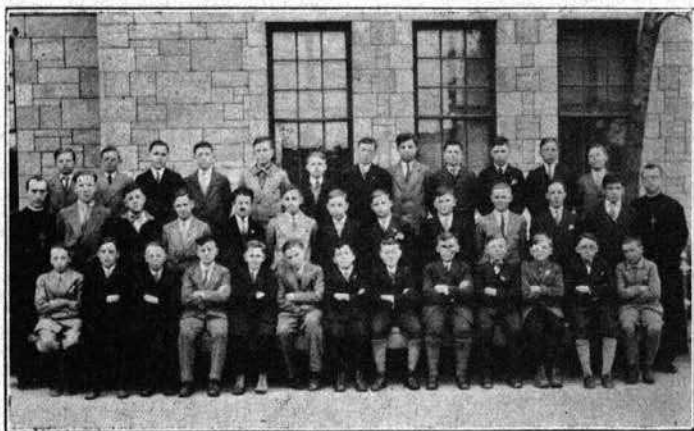


CLASSE «MODÈLE»

Ecole Immaculée-Conception

Directeur : FRÈRE CLÉMENTIN-MARIE

Professeur : FRÈRE THOMAS D'AQUIN



Classe 5^e année B

1^{re} rangée (*en haut*) : B. Frégeau, G. Simard, H. Dumaine, E. Bellemare, R. Bélisle, R. Laneville, G. St-Arnaud, R. Girard, E. Marchand, L. Gagnon, R. Veilleux, E. Trudel.

2^e rangée : A. Noël, E. Longval, W. Bourque, J. Vézina, L. Garon, H. Ladrière, J. Aubé, R. Vincent, F. Daemen, P. Pagé, R. Matteau.

3^e rangée : L. Boucher, M. Laberge, G. Massicotte, A. Langevin, G. Lafrenière, R. Laurençon, L. Corriveau, I. Ferron, H. Pelletier, J. Gagnon, A. Béland, H. Dubé, E. Lajoie.



PETITES HISTOIRES

Sublime louange

A Bonn, un professeur allait opérer un campagnard atteint d'un cancer à la langue. De nombreux élèves se pressaient autour du maître.

L'éminent chirurgien avertit le malheureux qu'à mettre les choses au mieux, il devait se résigner à la pensée de perdre la parole.

— Si vous avez, lui dit-il, un désir à exprimer, faites-le maintenant. Songez bien que c'est la dernière parole que vous prononcerez de votre vie. Après l'opération, vous demeurerez muet.

Tous attendaient anxieux.

Le paysan courba un instant la tête et soudain ces mots partirent de ses lèvres :

— Loué soit Jésus Christ !

Une vive émotion s'empara de tous et des larmes perlèrent sur les joues du chirurgien.

L'opération eut lieu et l'homme resta muet. La foi peut-elle dieter au cœur une parole plus sainte et plus élevée ?

• • •

Cœur donnant

On ne permet à la petite Jeanne de donner ses joujoux aux enfants pauvres que lorsqu'ils sont un peu détériorés.

— Comment, lui dit sa maman, tu as déjà cassé ta belle poupée ?

— Oui, elle est tombée sur le marbre.

— Mais on pourrait peut-être la raccommoder ?

— Oh ! non, maman, s'écrie vivement l'enfant, les bras sont cassés ; elle n'est plus bonne qu'à donner à la petite mendiante du Parc Monceau. On se dirige vers le parc, où la bonne, chargée de la poupée, la remet à la mendiante.

Alors Mlle Jeanne, glissant furtivement un petit paquet dans la main de l'enfant :

— Tiens, lui dit-elle à l'oreille, voilà les bras... il ne sont que dévissés ! C'est avoir le cœur spirituel, cela !

* * *

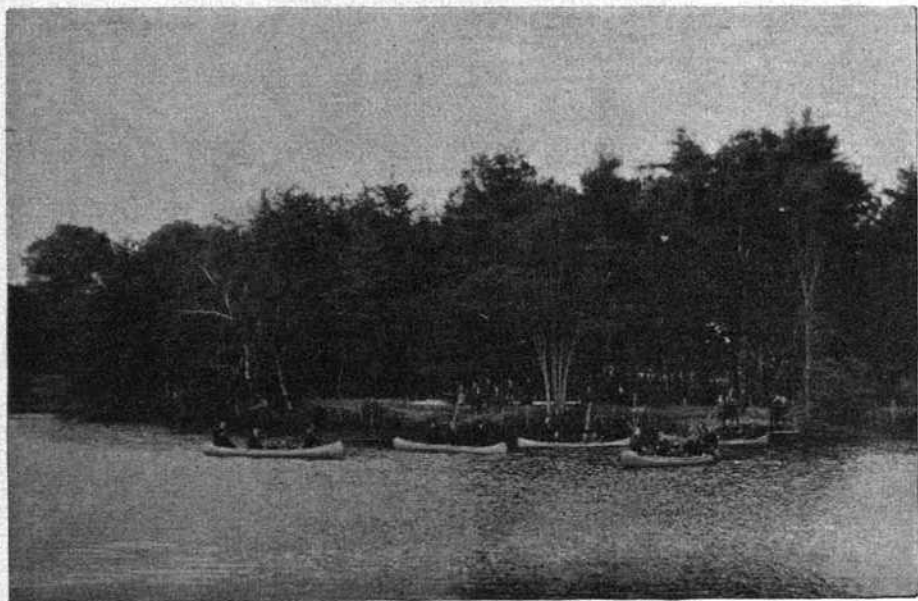
Un mauvais rêve

Un ouvrier, qui aimait un peu trop la bière, raconta un matin à sa femme qu'il avait eu un rêve pendant la nuit. Il avait vu quatre rats s'approcher de lui, l'un après l'autre. Le premier était gros et gras, les deux autres étaient fort maigres, le quatrième était aveugle. Le brave homme était inquiet, car il avait entendu dire que les rats portent malheur.

La pauvre femme ne pouvait trouver l'interprétation du songe. Son petit garçon, très intelligent, fut le Joseph de ce nouveau Pharaon.

— "Le rat gros et gras, dit-il à son père, c'est l'hôtelier du coin que tu vas voir si souvent, et à qui tu portes presque toute ta paye. Les deux maigres, c'est maman et moi ; et l'aveugle, c'est toi, papa !"

Ce mauvais rêve est bon, pour qui en comprend le sens et agit en conséquence.



LA POINTE-DU-LAC. — *Cet étang, situé tout près du juvénat, fait partie de la propriété. A l'été on s'y livre à la pêche et au canotage.*